

RETOUR AU STALAG IV-B

HISTOIRE INDIVIDUELLE, SOUFFRANCE COLLECTIVE

Bien que reliés à une époque précise, certains lieux historiques n'appartiennent pas forcément à des temps révolus. Ils parlent d'hier certes, mais aussi d'aujourd'hui... ou de demain. Ils ravivent le meilleur, et parfois le pire, de ce que les êtres humains sont capables de faire, éclairant par là même ce que nous pouvons imiter ou devons à tout prix éviter.

C'est ce qui m'habitait en parcourant le camp de prisonniers de Mühlberg/Elbe, dans l'ex-Allemagne de l'Est. Le stalag IV-B. En communion d'esprit avec tous ceux qui, comme mon père, y ont connu la captivité durant la Deuxième Guerre mondiale. Dans cette histoire enfouie qui refait surface, j'ai saisi jusqu'où peut mener la haine de l'autre et l'urgence de travailler à la transformer.



GUERRE-ÉCLAIR

Lorsque j'ai demandé à ma mère, vers la fin de sa vie, si elle avait certains regrets, elle m'a répondu : « Oui, j'aurais dû mieux m'occuper de ton père après la guerre ! » Il faut dire qu'on ne connaissait pas encore la notion de stress post-traumatique.

Maurice Dongois (1916-1998) a été l'un des deux millions de soldats français, ou presque, capturés au printemps 1940. Il fut fait prisonnier au neuvième jour de la guerre-éclair (Blitzkrieg) de l'armée allemande, la Wehrmacht, contre la France. Et amené comme prisonnier de guerre au stalag IV-B, camp situé à Mühlberg/Elbe, à environ 150 km au sud de Berlin.

« Peu après son retour de captivité, poursuit Paulette, ma mère, je l'écoutais avec compassion évoquer la misère



Maurice Dongois, matricule 26376

des camps. Au fil du temps, ça devenait de plus en plus difficile de communiquer avec lui. Il vivait dans son monde, mais la vie continuait. Je devais m'occuper de nos enfants. »

Notre père parlait assez peu de son expérience traumatisante, sauf pour répondre aux questions que nous lui posions. Peu avant sa mort, j'ai noté les principaux faits relatifs à sa détention. Ils m'ont servi de repères pour aller relire son histoire à Mühlberg.

Arpentant le camp et la région, j'y ai passé cinq jours en septembre dernier. Cinq jours, en mémoire de ses cinq années de captivité (mai 1940 - avril 1945). En côtoyant sa souffrance, en mesurant aussi la joie de sa libération, j'ai le sentiment de poser un certain geste réparateur, d'alléger une mémoire alourdie. Dans cette démarche m'accompagne Michael Plero, directeur du mémorial du camp, qui saura, avec délicatesse et discrétion, répondre à mes interrogations.

UN CAMP, DEUX DICTATURES

Je suis aussitôt saisi par le calme poignant qui baigne le stalag IV-B. Il n'en reste pas grand-chose en fait, mais tout pour nourrir l'imagination.



Plusieurs plaques mémorielles, avec photos d'époque, jalonnent l'immense allée principale recouverte de gravier ocre, couleur sang. Demeurent quelques restes de fondation des 40 baraquements qui occupaient l'immense zone clôturée de 30 hectares. Un calme irréel règne également sur « la forêt du silence » qui envahit progressivement le camp. Une partie des arbres a été plantée, le reste a poussé naturellement. Je me sens dans un monde parallèle.

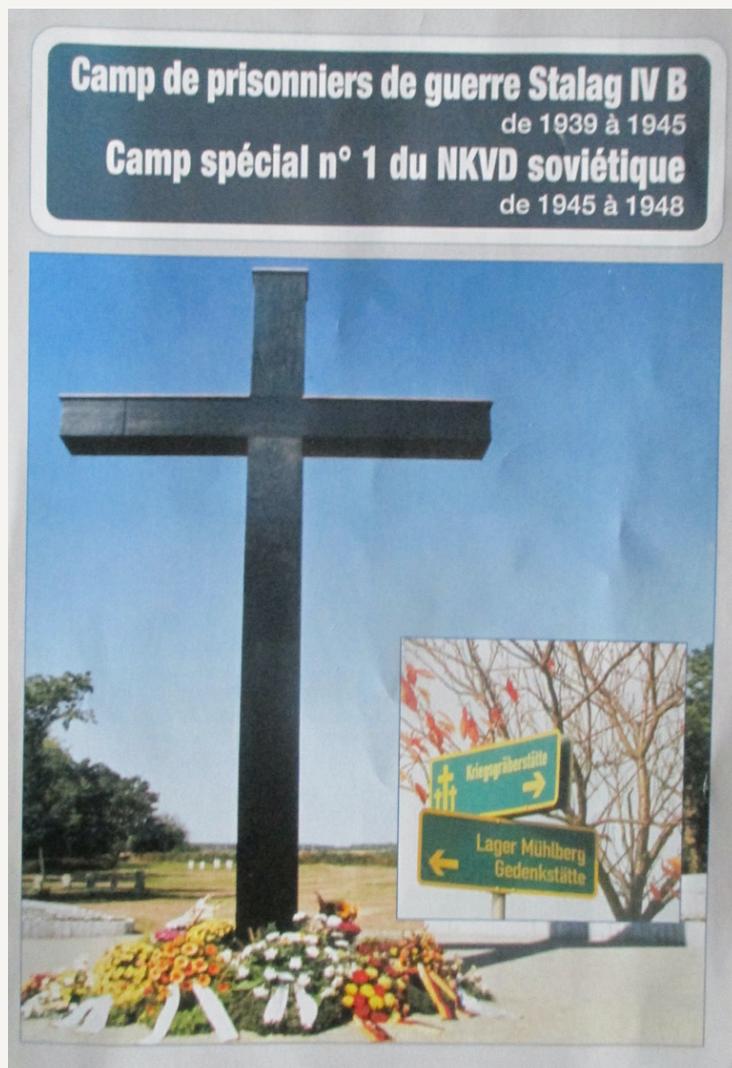
Mühlberg a été sans discontinuer le camp de deux dictatures, le nazisme puis le communisme. Deux régimes de terreur, deux totalitarismes s'y sont succédés. Sous le nazisme d'abord, il a vu passer, de 1939 à 1945, plus de 320 000 prisonniers de guerre alliés. Des soldats de 33 nationalités, suivant la chronologie de la guerre et selon la liste des pays vaincus par le Troisième Reich. Il connut un afflux massif de prisonniers russes à partir de l'été 1941, après l'invasion de l'URSS par l'Allemagne. Mühlberg était tout à la fois un camp d'enregistrement, de transfert et d'internement.

Sous le communisme ensuite, après la Deuxième Guerre mondiale. Peu de temps après que l'Armée rouge l'eut pris le 23 avril 1945, le stalag IV-B devient le Camp spécial numéro 1 du NKVD. Un goulag en somme, où la police secrète de Staline interna jusqu'en 1948 essentiellement des milliers d'Allemands opposés au communisme et à l'occupation soviétique de leur région. Cette zone sera plus tard intégrée à la République démocratique allemande ou Allemagne de l'Est.

Aujourd'hui, ce sont surtout des Allemands qui visitent le camp. Des proches des personnes qui y furent internées

- et souvent torturées - arbitrairement et sans jugement par la police secrète (NKVD) après 1945.

Pour ce goulag d'après-guerre, comme le secret était de mise, il existe peu de documents visuels. Au musée de Mühlberg, une exposition présente en revanche une abondante collection de photos d'époque illustrant par le menu la vie quotidienne au stalag IV-B.



Près de 80 ans après la fin de la guerre, me dit Michael Piero, il arrive régulièrement que des descendants de prisonniers de guerre visitent le camp. Ils viennent s'y recueillir d'Australie, d'Angleterre, d'Italie et d'ailleurs. Scénario classique : un enfant ou un petit-enfant découvre une vieille photo, un document d'époque. De fil en aiguille, la famille retrace l'histoire de l'ancêtre soldat qui vécut derrière les barbelés.

CAMARADERIE ET DÉBROUILLARDISE

Ce que je vois au camp concorde avec les récits de mon père. Ce dernier évoquait surtout la faim, le froid et la promiscuité. L'espoir de voir la guerre se terminer rapidement s'était vite amenuisé. Il vivait aussi

de l'angoisse à l'idée que ses parents, sans nouvelles de lui pendant des mois, le croient mort au combat. Grâce à la Croix-Rouge, le lien fut rétabli; lettres et colis commencèrent à lui parvenir. Les prisonniers jouissaient d'une certaine protection due notamment à la Convention de Genève sur les prisonniers de guerre.



L'arrogance des gardes diminuait à mesure que la guerre tournait en défaveur de l'Allemagne. Tout comme augmentait progressivement l'âge des sentinelles, les plus jeunes soldats allemands étant envoyés au front ou déjà morts au combat. L'humour ne perdait pourtant pas ses droits. Ainsi les prisonniers rebaptisèrent-ils Retrograd la cinglante défaite allemande de Stalingrad, sur les bords de la Volga, en février 1943 : la Wehrmacht reculait, enfin ! L'esprit de camaraderie, la débrouillardise, la créativité et certaines formes de loisirs contribuaient par ailleurs à humaniser quelque peu la détention.

Les prisonniers vivaient en alternance présence au camp et corvées externes. Des brigades de travail (Arbeitskommandos) se constituaient ainsi selon les besoins en main d'œuvre des employeurs régionaux - industries diverses, mines de lignite, maraichage, etc. L'alternance venait contrer quelque peu l'influence démoralisante des séjours prolongés au camp.

FEMMES DÉPORTÉES

En balayant les rues de la ville d'Eilenburg par exemple, mon père était davantage en contact avec la population. Interdit de parler aux civils certes, racontait-il, mais on parvenait souvent à contourner la règle. « Des mères allemandes nous faisaient comprendre que pour nous, la guerre était finie. Nous ne risquions donc plus notre vie, alors que leurs fils, leurs frères ou leurs maris risquaient la leur chaque jour, sur le front russe et ailleurs. »



La gare de Neuburxdorf, où arrivaient les prisonniers

Il mentionnait parfois le quai numéro 2 de la gare d'Eilenburg.

Y transitaient vers Torgau des convois de femmes déportées. Le Reich les affectait à la fabrication de munitions dans une usine dépendant du camp de concentration de Buchenwald. Il revoyait encore le visage de ces malheureuses entassées dans les wagons surpeuplés.

Mon père embrouillait quelquefois certaines dates et confondait certains lieux. Si sa mémoire était parfois infidèle, l'émotion qu'il manifestait lors de sa narration, elle, était en revanche bien manifeste. Par exemple, quand il dépeignait son désarroi devant le sort cruel réservé aux prisonniers de guerre russes. « Ils souffraient plus que nous. »

Pour eux, une double peine. D'abord, parce que l'URSS n'avait pas signé la Convention de Genève et que pour Staline, tout soldat russe fait prisonnier était un traître à son pays. Ensuite, parce que les gardes allemands avaient reçu l'ordre express de les maltraiter systématiquement (hébergement déplorable, sous-alimentation, absence de soins médicaux). Quand ils mouraient, les Russes étaient jetés nus, à l'aube, pêle-mêle dans des fosses communes ! Les prisonniers occidentaux, eux, avaient droit à une tombe individuelle.



Vers les fosses communes

TROIS RENCONTRES

Je me suis aperçu récemment que la tragédie individuelle de mon père se fondait aussi dans un pan de la grande Histoire. Celle-ci a pris la forme de trois rencontres, dans les environs du camp, entre Russes et Américains, du temps où ils se donnaient encore la main.

Il faut se reporter au printemps 1945, alors que la guerre tire à sa fin. L'Allemagne est coincée en étau entre les Russes à l'Est et les armées alliées (Anglo-Américains surtout) à l'Ouest. Les deux groupes progressent l'un vers l'autre. C'est à Strehla, sur l'Elbe, à environ 15 km de Mühlberg, qu'ils opèrent leur jonction. Là eut lieu la première rencontre entre des patrouilles d'éclaireurs russes et américaines, le 25 avril 1945.

Rive occidentale de l'Elbe, à Strehla, les Américains. Rive orientale, à Lorenzkirch, les Russes.

Ce jour-là, la rive orientale est jonchée de cadavres de civils -femmes, enfants, vieillards-, mais aussi de prisonniers, de fugitifs, de rescapés des camps, tous pris sous le feu des derniers combats entre soldats russes et allemands. Plus de 300 morts, ai-je lu sur une plaque mémorielle. Il régnait alors dans la région immédiate un chaos indescriptible, avec la présence de trois armées et des flots continus de réfugiés.



L'Elbe, à Strehla

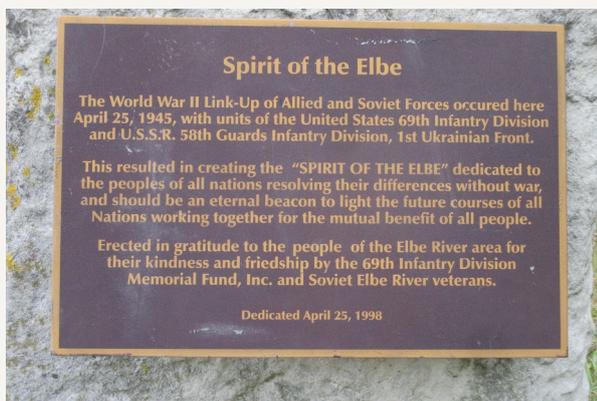
L'ESPRIT DE L'ELBE

Au milieu de ce champ de la mort, les éclaireurs russes et américains jugent indécent d'immortaliser par une photo la scène de leur rencontre. Un second rendez-vous est planifié peu après au village voisin de Kreinitz. Ambiance festive, conviviale. On joue de l'accordéon. Accolades et poignées de mains. Une rencontre d'hommes à hommes, entre soldats heureux de voir la guerre s'achever. Une troisième rencontre, officielle, aura lieu le soir même à Torgau. Une mise en scène plus formelle cette fois, pour les caméras, celle que retiendra l'Histoire et qui sera immortalisée par une plaque rédigée en allemand, en anglais et en russe.



Rencontre américano-soviétique à Torgau

Intitulée *L'esprit de l'Elbe*, l'inscription est une exhortation vibrante à la paix. Une résolution assez vite oubliée du reste. Car l'ambiance cordiale et festive entre soldats cèdera peu à peu le pas à la politique. La méfiance s'en mêlant, les relations aboutiront à la guerre froide, les rapports de forces s'inversant rapidement : d'amie, la Russie devient ennemie. D'ennemie, l'Allemagne devient alliée.



Mon père se trouvait dans les parages de Strehla lors de la jonction des forces russes et américaines. Quelques jours auparavant, il avait déserté le camp de Mühlberg avec d'autres prisonniers, leurs gardes et une partie de la population allemande des environs de la ville - le dramatique cortège habituel des femmes, enfants et vieillards. Tous fuyaient devant l'avancée soviétique, cherchant frénétiquement à rejoindre les Américains à l'ouest.

« Quand on a vu le premier tank américain flanqué d'une étoile blanche, on a jeté un cri ! » Je l'imagine hébété dans ce chaos, se pinçant pour y croire. Sa préoccupation première, me dira-t-il, était de trouver à manger. « Les Américains distribuaient des sortes de bonbons vitaminés. Nous fouillions dans leurs poubelles à la recherche de nourriture. » Dans les jours qui suivent, les Alliés rassemblent des milliers de prisonniers de guerre au stalag IV-D à Torgau, d'où ils furent rapatriés par train dans leur patrie respective.

À l'arrivée en France du convoi de prisonniers libérés, des officiers français montent à bord. Ils recrutaient des volontaires pour... la guerre d'Indochine qui s'annonçait ! « Il y a eu comme une émeute. Nous étions en rage, nous avons failli les tuer. Ils n'ont pas insisté ! »

Accompagné d'une assistante sociale, mon père regagna Saulles, son village. Il reprit peu à peu une vie normale, épousa ma mère. Je me rappelle cette confiance qu'elle m'a faite un jour concernant ma naissance. « Ton père aurait préféré avoir une fille. » Je lui ai demandé pourquoi. « Parce qu'une fille, disait-il, ça ne fait pas la guerre ! »

Bien plus tard, je l'ai amené sur les lieux mêmes où il a été capturé, à Chambry, dans l'est de la France. En 1988, nous sommes allés avec lui en famille manger une saucisse et siroter une bière en Allemagne. Je revois son émerveillement de constater qu'on pouvait franchir facilement la frontière franco-allemande, autrefois si étanche. Plus besoin de présenter ses papiers ! Son étonnement ensuite de voir que les Allemands, finalement, étaient des gens comme nous. Il aura découvert que la terre d'Allemagne n'était pas si différente de la terre de France.

L'ANNEAU DE L'AMITIÉ, À STREHLA

J'ai tenu à faire cet automne un pèlerinage sur les deux rives de l'Elbe, à Lorenzkirch et à Strehla. Dans un décor bucolique, un silence impressionnant règne au bord du fleuve qui coule langoureusement. Le pont détruit qui le franchissait n'a pas été reconstruit. Un « anneau de l'amitié » composé des drapeaux allemand, russe et américain rappelle le face-à-face des vainqueurs.



Difficile d'imaginer les drames horribles qui se sont jadis déroulés dans ce cadre champêtre. M'interpellent surtout les photos des civils massacrés au bord de l'Elbe, avec tous ces landaus et chariots tordus, pour s'y être trouvés au mauvais moment. Y avait-il parmi eux les tout premiers Allemands expulsés des pays riverains de l'Allemagne ?

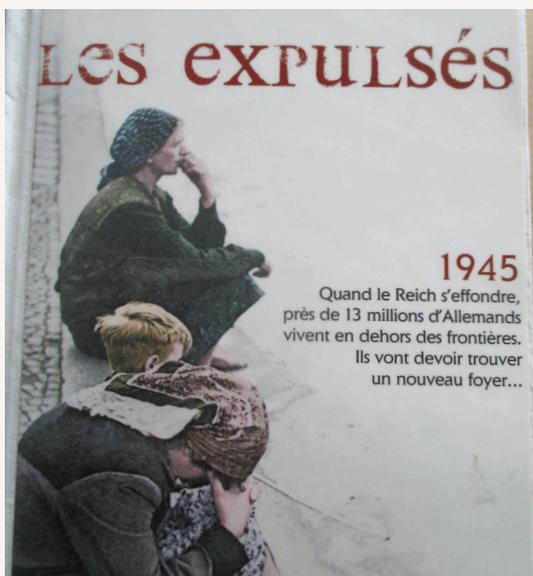
Je me suis particulièrement intéressé au sort réservé aux minorités allemandes établies hors d'Allemagne dans les pays voisins. Découvrir leur abîme de souffrance a été la grande surprise de mon voyage. Un drame humain d'une ampleur considérable s'est déroulé au grand jour, dans l'indifférence générale de l'opinion publique internationale. Cette tragédie est peu connue hors d'Allemagne. Réparer la mémoire, n'est-ce pas aussi tenter d'élargir notre vision des choses ? Regardons la situation des expulsés.

LES EXPULSÉS

Dès l'effondrement du Reich, à charge pour les vainqueurs (États-Unis, Grande-Bretagne, Russie et France) de gérer un nouveau cauchemar. Celui d'organiser l'accueil, dans une Allemagne affamée et dévastée, d'un raz-de-marée humain provoqué par les expulsions, sauvages ou organisées, de millions d'Allemands établis hors d'Allemagne. Des femmes, enfants, vieillards et malades en très grande majorité, expulsés principalement de Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie, mais aussi de Roumanie et de Yougoslavie. On gardait les hommes valides, assignés comme main d'œuvre.

Les frontières de l'Allemagne étant repoussées vers l'ouest, leur nouveau tracé impliquait des remaniements dans la composition ethnique de ces régions. Minoritaires et nés coupables, disait-on, les Allemands étaient devenus indésirables dans ces pays durement éprouvés par des années de domination nazie. Les pays expulseurs avaient hâte de se débarrasser de leurs minorités allemandes. De la mi-mai 1945 à 1946-47, environ 11 millions de personnes seront ainsi expulsées ou partiront d'elles-mêmes.

Le transfert forcé de ces populations devait s'effectuer de façon « ordonnée et humaine », selon les termes de la Conférence de Potsdam (été 1945). Or il s'est déroulé le plus souvent avec brutalité, sous le prétexte que les Allemands avaient perdu tout droit moral de se plaindre. C'était somme toute pour eux un châtiment mérité. Après tout, n'étaient-ils pas responsables de leurs propres malheurs ? Et puis la survie ne passe-t-elle pas avant la morale ? La tragédie a été magistralement documentée dans *Les expulsés*, le livre-enquête de Ray M. Douglas.



Notre psychisme peut accepter l'idée que la souffrance fasse partie du contrat du soldat. Un observateur officiel américain s'indigna cependant devant « la tragédie stupide qui s'abat à présent sur des milliers d'enfants innocents, de femmes et de vieillards ». Au plus fort des expulsions, l'équivalent de la population d'une ville moyenne arrivait chaque jour en Allemagne. Dépassés par l'afflux de centaines de trains de réfugiés par exemple, les Russes organisèrent en urgence, dans Berlin en ruines, un marché aux enfants. Avec l'espoir que les orphelins seraient adoptés rapidement par des familles allemandes !

Outré devant les expulsions parfois barbares, un autre observateur se demanda si, en se comportant aussi brutalement que les Allemands pendant la guerre, les Alliés avaient encore le droit de les juger. L'histoire est écrite par les vainqueurs, peu enclins à regarder les aspects dérangeants de leurs actes. Le droit international par exemple protégeait les soldats en armes (dont les SS, assimilés aux forces armées allemandes), mais il tendait à négliger le sort des civils non combattants et incapables de se défendre ! Eurent lieu par ailleurs bien des initiatives spontanées -le plus souvent individuelles- d'entraide et de secours envers les expulsés.

LE CAMP

Un journaliste du temps a forgé le néologisme Homo barackensis (homme des camps, des baraquements) pour désigner le drame des « personnes déplacées ». Leur sort a enseigné une terrible vérité au genre humain du XX^e siècle, souligne-t-il : le progrès, l'humanité et l'estime de soi n'existent que dans le contexte d'un monde qui n'a pas été abimé. « Quand le droit et l'ordre se désintègrent, le camp surgit. Le camp, comme expression la plus sinistre et la plus cruelle de ce dont l'humanité est capable. » Et il peut se décliner dans une tragique gradation : camp de rassemblement, de transit, de concentration et finalement, d'extermination.

Aujourd'hui, non seulement les migrations forcées, les crises migratoires restent à l'ordre du jour, mais elles semblent devenir une tendance qui s'installe ! Or l'expérience allemande des expulsés montre que les transferts massifs de populations, surtout s'ils s'étirent dans le temps, s'accompagnent inévitablement de violations massives des droits humains.



Des prisonniers de guerre au camp de Mühlberg-Elbe

RENDEZ-VOUS CE PRINTEMPS

Allemands, Russes et Américains ont trouvé jusqu'ici la volonté de se retrouver chaque année, ou presque, pour célébrer le Jour de l'Elbe, le 25 avril. Au printemps 2025, on célébrera en prime les 80 ans de la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Invités, les Russes viendront-ils ?

La courte histoire d'amitié et de respect mutuel au bord de l'Elbe entre Russes et Américains, après tant de vies détruites, reste une source d'espoir. À la sortie du stalag IV-B de Mühlberg/Elbe, une pancarte rédigée en six langues exhorte les visiteurs à ne pas oublier les souffrances vécues en ce lieu. Se souvenir est aussi un geste réparateur. Avoir des lieux de commémoration également, surtout lorsque le passé y devient pour nous vibrant et palpable.

TRANSMISSION

Au printemps dernier, Marie-Odile, ma sœur aînée et complice dans ces recherches historiques, s'est rendue au camp de Mühlberg avec sa fille Hélène et ses petits-enfants. Damien, l'aîné, y a ramassé un peu de terre et quelques petits cailloux. Il les a déposés plus tard sur la tombe de son arrière-grand-père en France. Martin, lui, a tracé sur le sol de l'allée du camp l'inscription suivante : Maurice 1939-1945. Ils se sont rendus ensuite à la gare de Neuburxdorf, tout proche du stalag IV-B, où ils ont

cueilli dans un champ voisin quelques fleurs également destinées à la tombe de Maurice. C'est dans cette gare qu'il arriva jadis avec ses compagnons d'infortune, sans savoir qu'il serait pendant 60 mois privé de liberté. Un miracle, confiait-il, d'être sorti vivant des combats lors de la campagne de France. Et d'avoir survécu à tant d'années de captivité !

« Ses années de jeunesse ont été sacrifiées. Mais sa captivité a aussi été pour lui initiatique, au sens où il a découvert la culture allemande, qui lui a apporté beaucoup », fait remarquer ma sœur. De son séjour au stalag, il nous a légué tout un héritage : l'importance d'apprendre à se débrouiller seul tout en sachant tisser des liens d'amitié; le sens de l'économie, un respect sacré de la nourriture et l'accent à mettre sur les petits bonheurs simples. Il a fait la paix avec l'Allemagne, l'ennemie d'hier.

Sa compassion envers les Russes ne l'a cependant jamais quitté. Je le revois lire avec un intérêt marqué des récits de l'effroyable guerre germano-russe (1941-1945). Son esprit, je crois, était encore troublé par le spectacle effrayant des troupes de prisonniers de guerre soviétiques harassés, décharnés, qu'il voyait arriver en loques au camp de Mühlberg à l'été/automne 1941. Tout comme il semblait encore entendre par ailleurs le vrombissement des bombardiers anglo-américains survolant la région pour aller réduire en cendres, sous les bombes au phosphore, la ville pas très lointaine de

Dresden bondée de réfugiés allemands, en février 1945. Environ 35 000 morts, selon les estimations! L'Elbe était en feu.



Notre époque a certes abondamment documenté les indicibles atrocités infligées par le Troisième Reich aux peuples de l'Europe. Notre souffrance est toujours la plus grande... Avec le recul et pour avoir un tableau d'ensemble, nous devons aussi inclure celle de tous, Allemands inclus.

Guérir des mémoires, c'est aussi reconnaître que les choses peuvent se métamorphoser. Ennemies lors de trois guerres en 70 ans, l'Allemagne et la France forment ensemble le socle de l'Union européenne. Les Américains, qui ont libéré mon père, se distancent aujourd'hui cependant de leurs alliés et de l'Europe. Russes et Américains qui, pendant une courte période, se sont donné la main vivent une relation inamicale. Et que dire de ces expulsions de migrants aux États-Unis !

S'EN SORTIR

Une question s'impose à moi : aurais-je tenu cinq ans, dans l'incertitude totale, sans rien posséder en propre que ma vie? Nous qui n'avons pas connu la guerre et à notre époque de grande fragilité psychique, saurions-nous mobiliser nos ressources intérieures ? Une épreuve,

c'est une occasion de faire ses preuves, de cultiver des forces nouvelles, insoupçonnées, pour pouvoir continuer. Une épreuve, on la surmonte ou on est absorbé par elle.

La question est de savoir si l'on peut emmagasiner en temps de paix des forces en vue de l'adversité pour être, le moment venu, en état d'affronter le mal. Et si tout n'était que préparation...?

Je reste avec l'idée que les souffrances que j'inflige à l'autre se retourneront un jour contre moi. Que toutes les souffrances finissent par se télescoper, n'épargnant personne, ni le bourreau ni la victime, les deux pouvant être parfois amenés à inverser leur rôle. Et que l'humanité abimée par la haine et les guerres peut aussi, même modestement, se relever par un travail intérieur de pardon.

En quittant Mühlberg, je songeais à cette exhortation inscrite sur plusieurs monuments en Allemagne, dans les lieux de grande souffrance: En hommage aux morts. En avertissement aux vivants.



Mes remerciements à Michael Piero, directeur du mémorial du camp de Mühlberg/Elbe, à Andreas Jordan, aubergiste, et à Thomas Haufe, garagiste. Ces citoyens de Mühlberg m'ont spontanément apporté leur aide lors de mes déplacements dans la région.